Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 3 (1980)

Artikel: La lessive
Autor: Keller, H. / Keller, G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064228

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La lessive

Et si nous parlions lessive ?

Un lundi matin de 1979. Aujourd'hui la ménagère rassemble le linge sale de toute la famille et va préparer sa lessive hebdomadaire.

Huit heures ! ... Madame enfourne sa « récolte » dans le tambour de sa machine à laver, ajoute la poudre Niaxa nécessaire, presse sur un bouton... et la Schulthess, l'Adora ou la Hoover se met en marche. Satisfaite, Madame s'en va vaquer à ses occupations de maîtresse de maison... Dans 73 minutes, elle reviendra... Toutes les opérations : prélavage, lavage, cuisson, quatre rinçages seront terminées. Elle n'aura plus qu'à suspendre son linge sur le « stewi » qui reste toujours à disposition au jardin... S'il pleut, pas de problèmes ! Dans la maison moderne, on a prévu au sous-sol une pièce pour le séchage.

Dans l'après-midi, si le cœur lui en dit, notre ménagère pourra, tranquillement assise et écoutant la « radio » repasser avec son fer électrique dernier modèle ou sa récente machine à calandrer.

Fatiguée le soir ? Non point. En toute paix et bonne conscience elle regardera un film ou jouira d'un concert à la TV.

Normalement, en cette journée de lessive, rien n'aura troublé la bonne humeur de toute la maisonnée.

Il n'en allait pas de même dans la vallée de Delémont vers les années 1900. Revenant deux fois par an : avant Pâques — mais jamais pendant la Semaine-Sainte — et avant la Toussaint, la lessive était un événement d'importance qui durait souvent plus d'une semaine. En général à l'époque, la famille était nombreuse — on avait beaucoup d'enfants, parfois quinze et plus — et les grands-parents vivaient souvent sous le même toit.

D'abord pour entreprendre une lessive, il fallait être sûr du temps et veiller à ce que cette grande opération pût se

La lessive vue par feu Joseph Beuret-Frantz.

Lai bue

C'était le môment. É fayait faire lai bûe d'herba, enco aipplaie lai bûe d'lai St-Mairtïn.

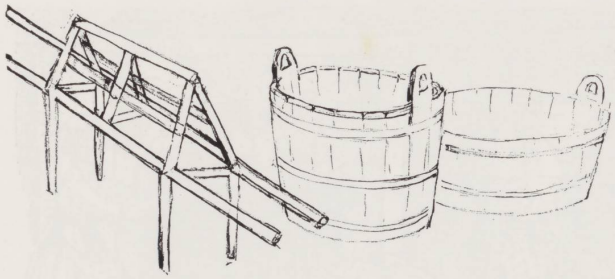
Vos saites, po ces bnissons di Vâ, les fannes vlïnt que tot feuche en ôdre dains lai majon.

Lai bûe, c'était ïn événement que r'veniait à moins dous côps pair an.

Eh bïn ! préparans lai bue.

Tot le lïndge oûe qu'était enson di galtas était déchendu en lai tieujaine ou bïn à dvaint-l'heus. Quél antçhepé !... Mais è fayait émondure ! En en faisait dous moncés : le biain d'enne sens, è peu les biaus d'lâtre sens. Les biaus ? En diait dïnche po les haîyons de couleurs.

Lai senaine dvain en aivait rempiâchu d'ave le gros cuvie, le gros tonèye des biains, è pe tos les ptets soiyats po



Civière à linge et petites seilles rondes ou ovales.

réaliser en « jeune lune », ce qui, paraît-il, assurait plus de blancheur au linge.

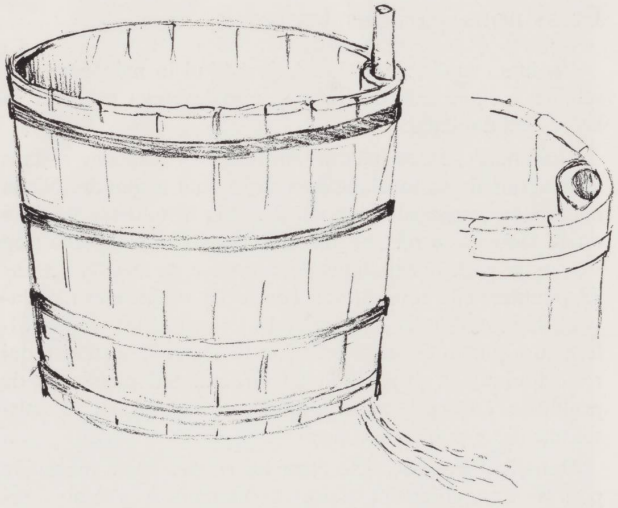
La semaine avant le jour J, on sortait les seilles de bois, les grands cuveaux et les hommes s'assuraient par quelques coups de marteau que les cercles étaient bien en place. Au début, les malheureux baquets, les cuviers tombaient en douves — comme on disait alors — desséchés par ce long temps d'attente. On plongeait les petites seilles dans le bassin de la fontaine afin de les gonfler ; on remplissait d'eau les cuviers pour les combuger. Au début celle-ci jaillissait, fuyait, giclait de partout à la grande joie des enfants. Préparer les « toneyes », c'était déjà un gros travail.

Enfin on pouvait trier le linge... Le « blanc » d'un côté, la « couleur » de l'autre.

Occupons-nous du blanc.

Il était mis à tremper pendant un jour au moins, simplement avec de la soude ou avec deux morceaux de savon marbré de rouge ou encore avec du vrai savon de Marseille coupé en morceaux. En général le linge n'était pas dégrossi.

Mais où allait se faire la lessive ? Généralement à la cuisine ou près du devant-huis où on avait alors installé une chaudière ou encore, si on en avait une, dans la «pacouze»,



Cuveau avec l'« épeulatte ».

que les douves feuchïnt bïn en piaice. Da che longtemps qu'èls aittendïnt, èls étïnt tos égreyis. È fayait les « réteni ». Le gros tonèye était montè aipré tchu in trépie : in «bock». Mitnaint è fayait épièti. Dains ci toneye en écmençait d'y entaichi le lïndge po le faire ai trempaie : aivo d'lai soude ou bïn di savon de Marseille en « entoneyait lai bue ».

Aiprès ïn djo de trempaidge, en préparait le pus gros toneye po coulaie. Dains le fond en croûejait quéques longs bos de saipïn écorcès. È pe en écmençait d'y étendre paitchu les yeûssues — des côps tros, quaitre dozaines — les enforraidges, toes et toéyattes, les nappes et les sèrviattes, les retchavous, les pannes-mains, les tchemijes des hannes, les tchemijes des fannes, les caracos, les motchourattes, sains rébiaie le lïndge des afaints, gros et ptéts. En ci temps-li nos dgens aivïnt des pros d'afaints.

sorte de buanderie primitive, aménagée dans une annexe, près de la maison.

Déjà un enfant fendait du petit bois pour allumer le feu du lendemain. Un autre tamisait la cendre récoltée tout au long de l'année dans un grand seau couvert. Il en fallait au moins vingt litres et pas de cendre de chêne. Elle aurait jauni le linge avec son tanin. Un troisième allait sous le « charri » descendre des fagots bien secs... La vie était si dure qu'il ne fallait rien laisser perdre en ce temps-là.

Le lendemain, à quatre heures, la lessiveuse qu'on avait réservée d'avance, était à son poste. Elle enfilait ses sabots, mettait son tablier sur lequel elle attachait encore un sac. Bientôt sous la grosse chaudière ventrue, remplie d'eau dans laquelle on avait eu soin d'ajouter des rameaux de génévriers et parfois de la poix pour la bonne odeur, ronflait un feu consumant bûches et fagots. C'était presque le travail d'une personne de veiller sur le feu et d'attiser sans cesse.

Le grand cuveau ou cuvier — environ 1 m. 50 de diamètre — avait été monté sur un trépied, « le bock ». Au fond on croisait quelques longs bois de sapin écorcés sur

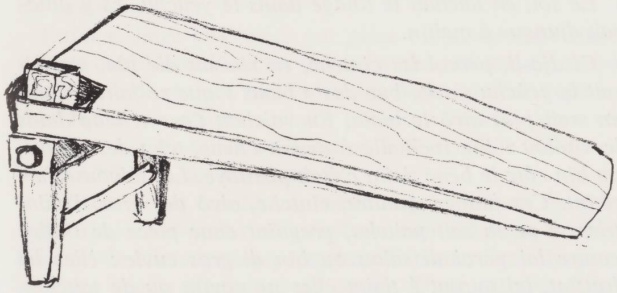
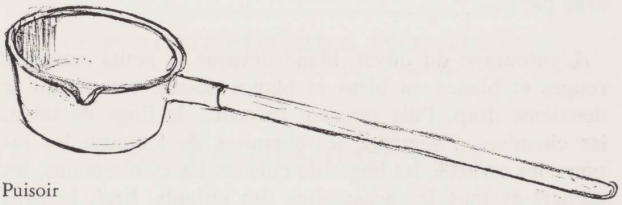


Planche à battre avec savon.

Tiaint to le moncé de lïndge était bïn entaissie ou bïn serraie dains lai tiuve, en botait tchu le çheûrie — gros yeussûe en tchainne — é peu dains le moitan ïn sai de cindre bïn péssaie ; pai tchu en étendait enco ïn veye yeussûe. Mitnaint tot était prât : en poyait ecmencie de coulaie !



Puisoir

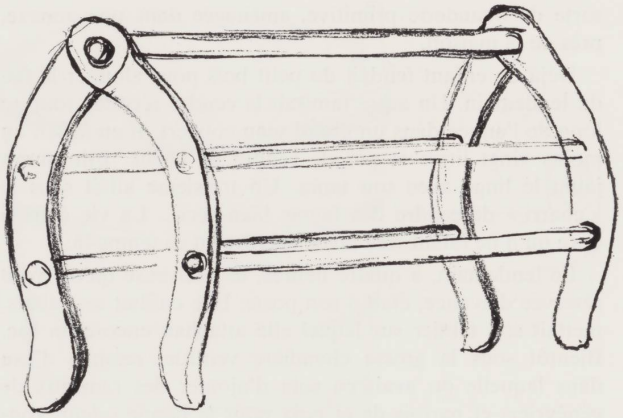
Do lai tchadiere en aivait fait ïn bon fûe ai quaitre di maitïn. Tiains c'était le môment, en preniait l'ave tieujaine aivo le poûjou po lai voichaie tchu le tonèye. Tot l'ave de lai grosse tchadiere péssait dïnche tchu le lïndge. È y en aivait de cés voyaidges de lai tchadiere ai lai grosse tiuve.

Aiprés in quât d'houre — dains ci temps, lai fanne que voichait lai bue, aivait fait quéque tos en sai tchassatte — tiaint tot le lïndge était bïn moyie, en r'tirait l'épeulatte po laichie coulaie l'ave dains in ptet soiyat. Çoli sentait djé in po lai cindre ; tôt comptant lai fanne lai revoichait dains lait tchadiere. Tot l'ave di gros tôneye repaissait dïnche tchu le fûe. Enco quéques ptéts trontchats ou bïn enne faichènne po raittujie lai çhaîme. Mitnaint c'était ïn fûe d'enfée. Le yeûchu ? È s'étchadait, è tieûjait, è tchaindgeait de couleur, è dveniait d'ïn bé brun. En poyait récmencie de voichaie l'ave de lai tchadiere tchu le çheûrie.

lesquels on étendait un vieux drap en veillant à ce qu'il n'obstruât pas la sortie de l'eau ou l'entrée de « l'épeulatte ». Pour la même raison dans certains villages on disposait au fond du cuveau une couche de paille de seigle. Dessus parfois on plaçait un sac de cendres. Puis venait le linge savonneux, en bon ordre : d'abord les draps — il y en avait trois à quatre douzaines au moins — puis les « fourres » d'édredons — en ce temps-là on n'utilisait qu'un drap par lit.

L'enfourage du duvet, blanc dessous, à petits carreaux rouges et blancs ou bleus et blancs dessus, remplaçait le deuxième drap. Puis venaient les taies, le linge de table, les chemises d'hommes, les chemises de femmes, les jupons, les caracos, les linges de cuisine, les essuie-mains, les tabliers et tous les accessoires des enfants, bref, le petit linge.

Dessus on étalait un drap de chanvre, « le çheûrie », au milieu duquel on déposait la cendre quand on ne la mettait pas au fond du cuveau. Sur le « çheûrie » on étendait encore un drap usé en l'ourlant sur les bords. Alors, si dans la chaudière l'eau cuisait, on pouvait « couler ». Armée du puisoir la lessiveuse la prenait et la versait sur le drap, tantôt ici, tantôt là, en veillant à ce que toute la surface fût bien arrosée. Tout le contenu de la chaudière y passait. Après dix minutes environ durant lesquelles notre lessiveuse avait tricoté quelques tours à sa chaussette, l'opération recommençait, mais cette fois-ci en sens inverse. L'épeulatte étant retirée, le lissu fumant, écumeux, s'écoulait dans un petit baquet que la lavandière, après avoir bloqué l'orifice — l'épeule — reversait prestement dans la chaudière. Ainsi la course cuveau-chaudière reprenait jusqu'à épuisement complet du lissu. Cela faisait bien dix à douze voyages... Ouf ! Pouvait-on se reposer un tantinet ? Nenni ! Il fallait ranimer le feu qu'on avait laissé tomber volontairement et attendre la prochaine cuisson.



Support à linge.

Dains lai tieujaine ou bïn dains lai « pacouze » è y aivait enne brussou di diaile. È pe tot le djo, djinque taîd dains le soi en voichait lai bue. Oh ! lai poûere dgen que péssait des houres dains cte brussou ! Enne djoénèe de couraidge ou bïn enne neût, c'était bïn du.

Le soi, en laichait le lïndge dains le yeûchu. El y dmorait djunque â maitïn.

Ci djo-li, pervoi les cïntche, en rfaisait die fûe. En rtirait le yeûchu po lai bue des « biaus » que se fairait tiaint en srait prât aivô le biain. En voichait l'ave tchade dains le « salou » bïn ïnchtallè â dvaint-l'heus, tchu des trétats, ou bïn côte le béné tiaint c'était pôssibye. Les laivouses arrivïnt. Ces fannes, quaitre, cïntche, aivô des gros d'vaintries, è pe in sait paitchu, pregnïnt enne piece de lïndge contre lai paroi di salou ou bïn di gros cuvie ; èlles lai frottïnt, lai taipïnt é tiaint èlles ne voyïnt pu de taitches, èlles lai paissïnt dains in gros soiya pien d'ave tieûjainne

Ainsi se prolongeait l'opération du « coulage » jusqu'à ce que le lissu fût d'une belle couleur brune. Et cela durait de cinq heures du matin à trois heures de l'après-midi. Si la lessive se faisait à la cuisine ou à la « pacouze » la lavandière disparaissait dans la vapeur, car tout fumait, et la chaudière et le cuveau. Que l'on juge dans quelles conditions la malheureuse femme gagnait ses trois francs par jour !

Enfin on enlevait le « çheûrie » et on coulait encore cinq à six chaudières. Puis on laissait alors le linge dans le lissu chargé de sels de potasse toute la nuit.

Le matin suivant on procède au lavage qui se fera dans le plus grand cuveau ou dans le « salou » — celui-là même où l'on bouillira le cochon à la Saint-Martin — et autour duquel aujourd'hui sont déjà installées quatre ou cinq lessiveuses gaies ou bien décidées.

Dans l'eau chaude à souhait, elles reprennent chaque pièce, la savonnent, la tapent énergiquement contre la paroi du cuvier. Ce n'est que plus tard qu'on se servira d'une « brette » ou d'une « Waschbrette » (planche à laver...) Et de parler, et de raconter et de commenter... Cela donne du cœur à l'ouvrage et les langues marchent comme les mains... et on sera revigoré par « les bons dix heures », puis par le copieux repas de midi et enfin par de substantiels « quatre-heures ».

Enfin le linge lavé pièce par pièce est maintenant rincé à l'eau bouillante. Pendant ce temps une laveuse a nettoyé à la brosse de racines un des bassins de la fontaine voisine. (Les fontaines avaient souvent plusieurs bassins. Vous en voyez encore de telles à Glovelier, à Charmoille, à Movelier, à Châtillon, à Cœuve, etc.)

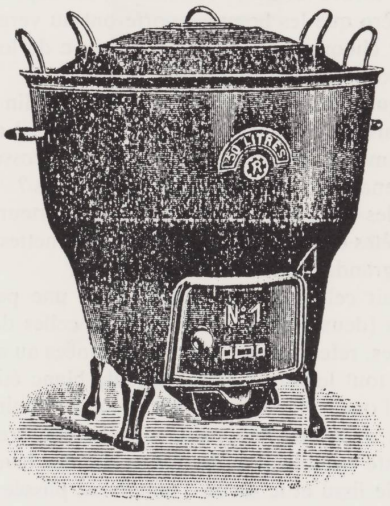
On recouvrait ensuite ce bassin soigneusement avec le « çheûrie » et là était rincée toute la lessive à l'eau froide ; ailleurs «la tchnouyatte» permettait d'amener l'eau du goulot du « béné » (fontaine) au cuvier. Dans certains villages, la dernière opération se faisait simplement à la rivière.

po lai bruâtre. Tiaint èlle était bïn bruâchue, èlles lai bottïnt tchu lai tchievre qu'en portait côte le gros cuvie pien d'ave frede aimoinaie pai enne tchenouyatte da ïn goulat di bene. Çâ dïnche qu'en ébrayait lai bue, qu'en l'étrayait.

Po cés que dmorïnt côte l'ave, côte lai r'viere ou bïn qu'aivïnt in laivou man qu'ai Cœuve è fayait utilisaie enne etchaipour.

— Fonderie des Rondez —

Buanderies portatives.



Dans les hameaux où il n'y avait pas de fontaine, Pleigne par exemple, on chargeait les baquets de linge lavé sur un char et on allait le rincer à la source de « Bimbos » (Côte de Mai).

Et n'oubliez pas que le petit linge, le linge de corps était passé encore à l'eau froide dans laquelle on avait délayé du « bleu » en boules ou en tablettes parfumées, ce qui lui donnait plus d'éclat...

Autrefois près de chaque maison s'étendait un verger. C'est là qu'on séchait la lessive. A présent c'était le tour des hommes de donner un coup de main. Le premier prenait un lourd écheveau de corde (25 à 30 m.) Il en attachait une extrémité à une maîtresse branche et se dirigeait vers l'arbre suivant tandis que son compagnon tendait la corde bien haut.

Mais déjà là-bas, à la fontaine, les femmes se mettent à deux pour tordre les draps ruisselants, les déposant ensuite sur la civière que les hommes porteront au verger. Et l'on suspendait chaque pièce en la fixant avec de longues pincettes de bois sans ressort.

Notez que tout ce linge de chanvre et de lin pesait très lourd et faisait fléchir la corde. Aussi fallait-il de temps à autre la remonter en la soutenant par une crosse à lessive.

D'où venaient les cordes et les pincettes ? D'après J. Surdez, elles étaient vendues par des colporteurs alsaciens avant les fêtes de fin d'année, avec des allumettes, des almanachs, de grandes et petites sainte Agathe.

Il y avait celles de hêtre faites avec une petite scie à angles vifs (deux sous la douzaine !) et celles de coudrier, cylindriques, refendues à la scie et terminées au couteau.

Bientôt tout le verger était fleuri de blanc étincelant au soleil. Ah ! que c'était beau et que le linge sentait bon !

Et c'est avec émotion qu'en pensée nous revoyons au soir de cette pénible journée, les mains des laveuses blanchies par le lissu et le savon : tuméfiées, plissées, gonflées,

Les lessiveuses à la fontaine, vues par Joseph Beuret-Frantz

gercées, crevassées, elles disaient toute la peine que ces braves femmes avaient eue.

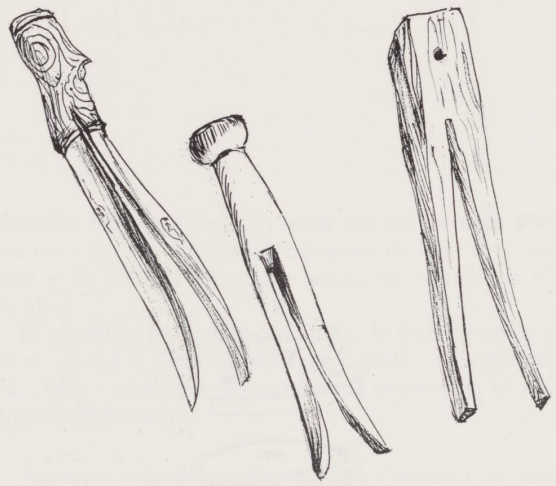
Mais déjà les grands paniers d'osier — même celui qui avait servi de premier berceau aux enfants — s'alignaient, chargés à souhait dans le « poille ». Demain on s'occuperait des « bleus » (linge de couleur). On utiliserait le lissu du linge blanc qu'on ne cuirait pas et toutes les opérations précitées se répéteraient.

Et maintenant le repassage ! Les draps échappaient à cette opération. A deux on les tirait et on les pliait soigneusement. Arrivait la repasseuse. En général, il y avait une repasseuse par village. Avant de se mettre à l'œuvre, elle avait soigneusement amidonné et roulé les serviettes, les nappes, les plastrons, les poignets et les cols indépendants des chemises d'hommes — les chemises blanches bien entendu — celles des dimanches et des jours de fêtes. Puis elle préparait le vieux fer à charbon et la besogne commençait. De temps à autre, ayant fort mal à la tête, intoxiquée qu'elle était par le gaz carbonique, elle allait respirer quelques minutes à la fenêtre. Plus tard, on installa dans le local du repassage un petit fourneau de fonte ; présentant sept facettes il permettait de disposer sur chacune d'elles des fers sans poignée. Une poignée libre s'ajustait à la partie centrale du fer. Dès que celui-ci se refroidissait, la repasseuse le replaçait sur le fourneau, en accrochait un autre et reprenait son travail. Quelques décades auparavant, nos grand-mères portaient des bonnets, aussi restait-il encore à tuyauter ruches et plissés.

Tout en œuvrant la repasseuse examinait soigneusement chaque pièce et déposait dans une corbeille tout ce qui était à repriser ou à raccommoder ; elle n'oubliait ni les boutons manquants, ni les boutonnières éclatées...

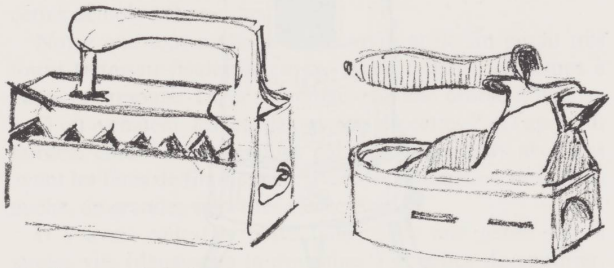
La semaine suivante était réservée à la « coudri » (la couturière) qui raccommoderait, repriserait, poserait des

Fourneau à fers à repasser.



pièces, allongerait, raccourcirait ou même taillerait pour faire du neuf dans du vieux.

Enfin tout était fini. Les piles de linge fleurant bon jasmin et lavande avaient regagné armoires et bahuts... Souriante, la ménagère les considérait avec satisfaction et fierté. Ce travail si dur de la lessive, si pénible, si long, si harassant était enfin terminé. On était déchargé pour six mois. Sans soucis on pouvait maintenant préparer la Saint-Martin ou se réjouir pour Pâques.



Fers à repasser à charbon.

Nous exprimons notre sincère gratitude aux personnes de Boécourt, Bourrignon, Châtillon, Corban, Delémont dont les précieuses réminiscences nous ont aidé à réaliser ce modeste reportage.

Ces fannes, è poyïnt laivaie quaitre, cïntche houres de cheute. Vos peutes pensaie qu'èlles en rcontïnt des hichtoires. En ci-temps-li è n'y aivait pe de radio, de T. V. Même les gâzettes étïnt raies. Totes les nôvelles di vlaidge, è pe di Vâ y péssïnt. Ci François que fréquentait lai Séraphine !... È peu le veil Nicolas qu'était meuri, aivait-è laichie des sous ?... È peu en dit que lai Mayanne aittend in afaint...

Ai diche, ai peu ai quaitre — c'était bïn méritè — en râtaie le traivail enne boussaie. Inchtallaies âto de lai tâle de lai tieûjainne en boyait ïn ptet voire de gotte ou bïn enne étyéyatte de câfé po aivalaie le pain et le fromaidge. È pe le traivail raicmençait. Enco lai driere piece ai laivaie, ai brûâtre, ai ébrâyie â béné, ai tchaimpaie tchu l'étchaipour... ai rbôtaie tchu lai tchievre po lai laichie épurie.

Di temps que doûes fannes tendïnt les côrdes dains le çhô, doûes âtres écmencïnt ai pendre yeûssues, tchmijes, mantlets, etc. Enne âtre enco pessait le ptet lïndge à biau. Dïnche bïntôt tot lai bue échérait le çhô.

Mains le soi, tiaint les laivouses aivïnt fini, aivo qué paûres mains èlles s'en rallïnt en l'hôtâ... des paûres mains biainches, gonçhaies, rintries, entannaies... Que de traivail en ci djo de grosse bue, è peu tot çôli po tro francs lai djonnaie.

Bïn chûr, po lai daime de lai mâjon qu'aivait aiyu taint de tieusains, les senaines devaint, lai grosse bue était péssaie. En était sôle, bïn sôle, mais en poyait mitnaint sondgie, musaie en lai St-Maïtin.

Texte en français : H. Keller
Texte en patois : G. Keller
Dessins : Ad. Froidevaux
Jos. Beuret-Frantz